

Elisabeth Blanc

Le corps de la lettre: une lecture du séminaire le Sinthome

Le sinthome est une bejahung, une adhésion, du côté de la lettre, liée au refoulement originnaire et à son impossible à dire, un délire qui malgré tout tient la route, une création qui fait corps avec la lettre, hors sens, hyper verbal.

Le corps est habité et construit par un texte, par des signifiants qui ont laissé des traces sous forme de symptômes en recherche de sens, mais le texte, l'écrit est construit aussi par un corps qui a laissé des traces, des traces de voix fantomatiques, (et peut être aussi d'odeurs) une énergie, à la recherche de l'objet perdu, et ces traces c'est la lettre. Le corps ne peut s'appréhender que par la lecture de ce texte, par la recherche de sa lettre.

Comme j'interviens à la fin de ce séminaire, il y aura bien évidemment des redites, mais peut être que dans ces redites quelque chose de nouveau pourra se faire entendre.

Pourquoi ce titre: le corps de la lettre?

D'emblée je dirais qu'il s'agit là de l'objet même de la psychanalyse.

Il est cette année question du corps, mais pourquoi associer le corps et la lettre?

Nous avons pu constater tout au long des différentes interventions que du corps, nous ne savons rien, que le corps peut s'appréhender dans les trois registres du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire que nous nommons par ces trois initiales: RSI. Sont-elles des lettres? Elles initient quelque chose et s'inscrivent dans une écriture: celle du nœud borroméen. (Nous verrons avec Joyce les effets de l'initiale)

Qu'en est-il de la lettre? La lettre en soi ne signifie rien. Elle ne se signifie pas elle-même. Elle ne nomme pas. C'est l'articulation de la lettre qui produit du sens. La lettre est elle une indication du Réel, en tant que le Réel est hors sens?

Alors, le corps de la lettre: entre l'impossible du Réel et l'inconnu du corps, il n'est pas facile de le saisir!

D'autre part, me semble-t-il le séminaire *Le Sinthome* pose la question de l'écriture de cette lettre, la question de la création.

La lettre se distingue du signifiant.

On va avancer une première définition de la lettre en disant que la lettre ce serait la matérialité sonore contenue, portée par la voix et

qui va faire bouger le signifiant. Ce n'est pas l'énonciation, c'est juste ce qui transforme un simple mot en signifiant. Lacan parle de *la fonction de la phonation dans ce qu'il en est de supporter le signifiant, la phonction* dit il aussi et il nous renvoie à sa tentative d'écriture de cette lettre phi. (*Le Sinthome* p. 83 et 137)

La phonation plus que le son comporte un principe actif.

Cette définition pour aussi dire que la lettre est liée à l'objet, l'objet pulsionnel, la voix mais le regard aussi comme nous le verrons, « *les pulsions c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire* » (*Séminaire Le Sinthome* p. 11) « *C'est parce que le corps a quelques orifice dont le plus important parce qu'il ne peut pas se boucher, se clore, est l'oreille, que c'est à cause de ça que répond dans le corps ce que j'ai appelé la voix* » qu'elle relève du vivant, non pas de l'organique, (encore que Lacan, après la formulation de Chomsky, pose la question du Langage comme organe, tout en la récusant) mais de la matière ou comme le dit Lacan: *de l'âme à tiers*.

La matière c'est aussi de l'énergie.

C'est important car Lacan pose la question de l'énergétique qui associe la fonction de la lettre, fonction de phonation, et le Réel comme hors sens, hors sens mais avec une orientation. Il s'agit, par la manipulation des nombres réels d'atteindre le trait unaire. L'écriture mathématique, c'est du Réel orienté. (Conséquence pour Lacan: le rapport du sens à l'orientation, c'est le Temps)

La lettre contient en elle une dynamique que j'appellerai une **adresse**.

(En relation avec la pulsion?)

La lettre relève aussi de l'image, une image intérieure, une image en creux, une sorte d'éclat, une image avant l'image, avant l'imaginaire qui est une construction. C'est par là que la lettre, me semble-t-il se rattache à l'objet regard.

Cette image c'est ce qui éclaire de l'intérieur, l'agalma de l'objet, ce qui de l'objet viendra briller en reflet d'une lumière intérieure qui ne se sait pas. Peut être que la lettre précède l'objet, l'appelle, mais elle est aussi, la lettre, l'inscription de l'objet perdu, sa trace.

Cette image ou ce trait (le trait, autre nom de la lettre: trait de crayon, de lumière ou trait d'esprit), cette marque intérieure, ce n'est pas encore l'inconscient, mais quelque chose qui le précède, à l'intersection du Réel et du Symbolique, je vous renvoie à l'intervention d'Alain Didier Weill.

Une image silencieuse, un reflet, un écho, qui nous interpelle, qui s'adresse à nous par un détour de l'extérieur, par un effet de l'adresse.

La lettre, comme l'objet, ne se saisit pas en tant que telle, mais son effacement produit des effets.

Le brillant de l'objet, de cet objet que l'on croit pouvoir saisir, l'agalma qui voile l'objet et que la lettre révèle vient du glissement signifiant. La lettre extraite dévoile l'objet et le déplace.

Ainsi dans le séminaire *Le transfert* Lacan nous montre un Socrate interprète de la lettre. En dirigeant Alcibiade vers Agathon comme objet de son désir, il indique la méprise de l'objet Socrate et son supposé Agalma qu'il détiendrait, mais c'est en pointant cette lettre, Aga, hors sens, qui insiste (l'instance de la lettre ou son insistance) et

qui à la fois déplace l'objet, qu'il va supposer un sujet désirant, dans la dynamique signifiante.

Cette interprétation ne peut s'inscrire que dans le transfert. Il me semble que le transfert indique simplement qu'une lettre est déjà là, en attente d'une adresse. Une lettre en souffrance.

La lettre, l'objet et le sujet.

Il est difficile de les distinguer.

Reprenons la formule célèbre de Freud: « *wo es war, soll ich werden* » qui est reprise et retravaillée pour en extraire toute la substance et toute la signifiante. « là où ça était, je dois advenir » (à entendre: dois ou doit et même au futur proche ou futur antérieur: sera advenu, avec pour conséquence une topologie interactive sujet/objet). Melman dit ceci: « *là où je pense saisir l'objet, c'est le signifiant que je saisis... et l'ensemble du jeu des signifiants me renvoie à ceci que là où je peux saisir un objet, je ne rencontre que le trou creusé par le signifiant* » Quel est ce trou creusé par le signifiant? La lettre? Qu'est que cela signifie: d'abord que l'objet est l'effet d'un sujet désirant et que ce mécanisme pulsionnel est lui-même soumis à la loi du langage et du signifiant. La lettre faisant bouger le signifiant.

(Un creux, source d'énergie, un trou de lumière qu'on pourrait opposer au trou noir? *La lumière n'est pas plus obscure que les ténèbres* p. 135).

J'ai envie de dire que la lettre serait le corps paradoxal de l'objet, qui ne représente et montre l'objet que par son absence, mais un corps qui désigne un sujet. La lettre: à l'envers de l'objet ou allant vers du sujet. Un sujet possible ou en devenir?

Et toujours en jouant sur la lettre on peut dire que l'objet sombre ou bien s'ombre, l'ombre de l'objet est retombé sur le moi comme dit Freud pour désigner la mélancolie, mais quand l'objet s'ombre, ce détachement de la lettre « s' » indique peut être la part réelle du sujet c'est-à-dire la lettre. (Ombre et lumière)

La lettre: la part présymbolique de l'objet et la part encore réelle du sujet.

La lettre permet d'appréhender l'objet dans le mouvement qu'elle induit dans le signifiant. Mouvement du signifiant du au glissement ou à la chute de la lettre.

La chute de la lettre: de letter à litter, le déchet comme équivoque Joyce (cf. *Lituraterre*, in séminaire 71 *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, leçon 7).

La lettre est aussi dans le mot lettre et renvoie aussi à l'être.

Le glissement de la lettre vient réveiller le mot et fait briller l'objet. Il brille par son absence, comme on le dit parfois.

Les poètes sont des éveilleurs de mots, ils débusquent la lettre dans les sons et les couleurs.

Comme le dit si bien Baudelaire: *Les sons et les couleurs tournent dans l'air du soir,*

Valse mélancolique et langoureux vertige.

La lettre c'est aussi le feu, écoutez Valéry: *midi le juste y compose de feu, la mer, la mer toujours recommencée.* Dans le séminaire *Le sintho-*

me Lacan dit: « *D'où vient le feu ? Le feu c'est le Réel. Ca met le feu à tout, le Réel ; Mais c'est un feu froid.* » p. 131.

Mais qui mieux que Mallarmé a parlé de ce jeu de la lettre dévoilant l'objet comme étant cet: *aboli bibelot d'inanité sonore*. Toute la poésie de Mallarmé prend corps dans la lettre.

Où se situe la frontière entre musique et poésie et y en a-t-il une ?

J.L.Backès, spécialiste de Mallarmé, montre (art sur Mallarmé dans l'encyclopédie universalis) que celui-ci était fasciné par la musique et que pour lui la musique devient mentale avec la poésie, la musique n'est pas là pour servir un texte mais c'est le texte poétique qui est appelé à réaliser son essence pure. C'est de la musique visible ou plutôt de la musique inouïe. Le mot n'est pas vaine sonorité, les sons mêmes qui le composent, transmués en lettres apparaissent comme des objets spirituels. Il y a du corps dans les mots de Mallarmé, la lettre est suave, on la goûte avec la bouche.

Le poète *se couche au tombeau après avoir bu la goutte de néant qui manque à la mer.*

Le Néant parti reste le château de la pureté. (Igitur ou la folie d'Elbehnon)

Lacan dit que le sujet est affecté par le signifiant.

Est-ce le signifiant qui vient toucher le corps ? On dit qu'un mot peut tuer, mais pas n'importe qui et pas n'importe comment.

Je crois qu'il y a une intimité entre la lettre et le sujet, ce n'est pas le mot qui tue mais la lettre qu'il contient dans son adresse directe au sujet. Il n'y a de lettre que par son adresse. Le mot est une arme, mais cette arme est chargée et donc prête à tuer quand la lettre s'enflamme. C'est la lettre qui tue.

La lettre vient frapper à l'insu de celui qui prononce les mots fatigues, car on ne sait pas ce qu'on dit et l'on ne sait pas ce que l'on touche ni comment.

Les mots que l'on dit, savent de nous des choses que nous ignorons. Encore un poète, René Char.

L'émergence de la lettre va provoquer une épiphanie, terme employé par Joyce, un éclatement du sens, un choc qui laisse sidéré. Comme dit Joyce: *une manifestation spirituelle dans la vulgarité du langage.* C'est son côté *Thomas d'Aquinisant* nous dit Lacan p. 73.

L'épiphanie selon Joyce, Lacan nous en donne un exemple, p. 58: Un texte qui se présente comme une énigme, c'est une énonciation sans énoncé p. 54, une musique. Incohérence de l'énonciation, c'est un poème, effet de sidération, puis ce qui suit qui est véritablement la création, qui vient donner du sens.

L'effet n'est pas toujours mortel, bien sûr mais c'est toujours comme une blessure, une béance qui s'ouvre, que ce soit de l'effroi ou du fou rire. Le corps se retrouve secoué.

On ne sait pas pourquoi on blesse et on ne sait pas pourquoi on est touché à ce point.

Mais si on est touché c'est que quelque part, l'oreille était prête à entendre, quelque chose dans l'écoute était réceptif à ce trait, car ce trait fait écho à ce qui de l'intérieur nous remue.

Une lettre arrive toujours à son destinataire car ce qui fait le destinataire d'une lettre c'est justement qu'il est réceptif, qu'il est prêt à l'entendre.

Alain Didier Weill a bien montré la différence entre ce qui peut se passer à ce moment là et le mécanisme de l'inconscient lié à la déné- gation. Il s'agit là d'une adhésion antérieure, de *bejahung*, Lacan le qualifie: l'hyper verbal. C'est de la musique, c'est ce qui résonne. Ce qui consonne précise Lacan, toujours en référence à la lettre: « *Ce dire pour qu'il résonne, pour qu'il consonne, pour employer un autre mot du sin- thome madaquin, pour qu'il consonne, il faut que le corps y soit sensible et il l'est, c'est un fait* ».

C'est, aussi, toute la différence entre ce qui nous affecte dans le rêve et ce qui se passe quand nous racontons ce rêve.

Ce qui nous affecte dans le rêve est du même ordre que l'hallu- cination, un instant psychotique pour le dire vite, qui nécessite, ensui- te, une explication, une histoire derrière, pour composer avec ça.

La lettre apparaît dans son tranchant vif dans le rêve et, ensuite, elle est véhiculée et camouflée dans le discours.

Les sensations du corps dans le rêve ne sont pas les mêmes, une fois réveillé. Le rêve est une suite de lettres. Dans le rêve, le corps est immatériel mais il est l'âme à tiers, léger et pesant à la fois, il s'envole et se détache ou bien il s'enfonce ou les deux à la fois, il s'enfuit tout en restant immobile. Le corps, tout entier est pris dans la lettre, il devient la lettre et ce n'est qu'au réveil quand la lettre est récupérée dans le discours, que le rebus prend sens, qu'elle vient donner une consistance au corps, une gravité pour reprendre l'expression de Melman.

C'est par la lecture de la lettre que le désir peut se faire reconnaî- tre. Le désir dans le rêve est pris à la lettre mais ne s'entend pas. Le rêveur est secoué par son rêve mais c'est en le racontant qu'il peut l'en- tendre.

C'est aussi ce qui se passe dans l'analyse, nous dit Lacan, les paroles de l'association libre restent une énigme tant qu'elles n'ont pas été entendues dans la reprise après l'effet de sidération provoqué par la coupure interprétative.

Comment le corps prend il consistance?

Si le Réel c'est la limite et le Symbolique, le trou, Lacan met la consistance du corps du côté de l'Imaginaire, c'est-à-dire de la cons- truction, mais cet Imaginaire vient aussi buter sur le Réel.

La manducation des mots!

Lacan dit cette phrase étonnante: « *Le langage mange le Réel* »

Le petit homme, l'infans va apprendre à manger le Réel avec des mots.

Le corps du bébé prend consistance dans le discours de la mère, mise en position de grand Autre. Il est assujetti au discours de la mère, en tant qu'il est l'effet du discours de la mère. Mais avant même que sa subjectivité ne se mette en place, il est buveur ou mangeur des mots maternels.

Une observation banale nous montre comment dans la relation d'une mère à son bébé, les mots transitent (transit intestinal):

Le bébé mâchouille les mots de la mère comme il mâchouille le sein ou la bouillie, on peut y voir une véritable jouissance orale, mais il ne peut s'en incorporer la lettre que si la mère, par sa voix, par son regard s'adresse à lui.

Ce n'est qu'au prix de ce détachement de l'objet et de son positionnement **entre** la mère et l'enfant que la relation peut s'établir. La lettre émerge dans l'adresse, en même temps qu'elle s'incorpore par le média de l'objet.

L'enfant s'anime, dès qu'on lui parle, dès qu'on le regarde, il n'est pas inerte.

La voix de la mère est porteuse d'une lettre qui fait écho à une lettre inscrite au cœur de l'enfant. L'enfant est infans, il ne peut parler mais il a en lui cette lettre qui rend la parole possible. La lettre, en tant que trace de l'objet perdu, est attirée par l'objet voix. Il y a véritablement corrélation entre les deux.

L'enfant émet des sons, des bruits, des gargouillis que la mère va interpréter.

Comme dans l'analyse, il y a deux manières d'interpréter, elle va détacher un mot de la bouillie et lui donner un sens alors soit elle se place en position de savoir: il a dit: maman, ceci ou cela, il a mal aux dents, etc.. ou alors elle interroge l'enfant et lui prête un savoir en lui donnant les mots, est ce que tu as mal aux dents? Etc.

Dans les deux cas, les effets névrotiques ne seront pas les mêmes ainsi que la relation d'objet.

Et vous pouvez l'observer, le bébé tend l'oreille quand il sent qu'on s'adresse à lui et qu'on le regarde.

On connaît les effets ravageurs de l'absence d'adresse, quand le regard de la mère est vide ou qu'il est ailleurs, quand elle ne parle pas, quand l'enfant est manipulé sans contact affectif.

Je dis la mère, mais ce n'est pas forcément la mère biologique, le biologique n'a rien à faire là, c'est une présence affective qui enveloppe l'enfant.

Lacan dit ceci qui pose question: *Nous n'avons de corps qu'enveloppé d'objets.*

La mère, premier objet de l'enfant est une sorte d'enveloppe, de moi-peau de l'enfant qui recèle la lettre qui vient animer le corps.

Après avoir évoqué l'adresse, je vais insister sur **l'enveloppe**. (On aurait pu parler aussi du timbre! de la voix)

Quand par la voix ou le regard, quelque chose de la mère se détache, dans une adresse à l'enfant, l'être ou la lettre de l'enfant va se trouver enveloppé de cet objet, une sorte de retrouvaille de la lettre et de l'objet, une sorte d'hallucination, y'a d'l'un à ce moment là, **entre** la mère et l'enfant. *Yadl'un mais on ne sait pas où. Il est plus qu'improbable que cet un constitue l'Univers* p. 51.

Ce y a d'l'un comme l'analyse très finement Roberto Harari dans un article: « les noms de Joyce sur une lecture de Lacan » ce y a d'l'un est intransitif, il ne désigne ni le un comptable, ni la totalité, mais le un du détachement, une sorte d'autosuffisance, l'un tout seul, en hiatus avec l'Autre.

Une sorte de bande de Moebius. La lettre et l'objet dans une continuité. On ne peut pas encore parler de sujet, le sujet n'est que possible, supposé. Un sujet avant la lettre, un sujet réel, individuel ?

La coupure, avec la chute de l'objet et l'émergence de la lettre, notamment dans l'interprétation, avec effet de sens dans le discours va déterminer un bord : Il y a alors, passage d'un intérieur à un extérieur avec la marque d'une limite, comme dans la découpe de la bande de Moebius, il en résulte la production d'un sujet, un sujet divisé par l'effet du langage, du parl'être. Un sujet de l'inconscient.

Harari montre dans cet article justement que le texte de Joyce est désabonné de l'inconscient et qu'il relève de l'individuel et non pas du parl'être.

Quand il n'y a pas d'adresse et pas de coupure d'objet entre la mère et l'enfant, pour donner consistance au corps de l'enfant, un objet, non identifié (sans la lettre) va se retrouver partout et nulle part, sur le mode agressif, persécuteur et symptomatique. Il va se balader dans le corps dans l'attente d'une parole, d'une interprétation pour l'identifier.

Lacan parle d'*identité phonatoire* ?

Lacan a montré dans le séminaire *l'identification* les liens entre la lettre et l'identification.

Concernant le trait unaire de l'identification, on peut désigner deux niveaux de la lettre :

La lettre aleph, celle qui ne cesse de ne pouvoir s'écrire, la lettre de l'origine, du réel, de Dieu, illisible et imprononçable, la lettre effacée qui va déterminer toutes les autres, se place comme un trait à l'intersection entre R et S ;

La lettre Beth, celle qui possède le chiffre 2, le chiffre de l'humain, du comptable, du déchiffrable, celle qui permet de se compter et de s'identifier, se place à l'intersection du S et de l'I.

Et à l'intersection du R et de l'I, ce n'est plus la lettre qui surgit mais l'objet et l'angoisse, un objet compact.

Et cet objet qui n'a plus le soutien de la lettre va provoquer des symptômes variés.

Ca peut être de l'hypocondrie, de la phobie ou tout autre symptôme.

Cet objet intime mais non identifié, inconnu ou d'une inquiétante étrangeté, n'a pu être incorporé par manque d'adresse de la lettre, il va circuler en tous sens sur le mode brownien sans que rien ne l'arrête, sans limite d'intérieur ou d'extérieur.

C'est l'objet regard qui sous la forme d'un point noir vient vous observer et vous persécuter d'un ailleurs non localisable.

C'est la voix sourde qui insiste et siffle à vos oreilles en disant des choses incompréhensibles mais jugées dangereuses.

La lettre est en souffrance, elle insiste et adhère à l'objet, et le corps jouit alors et prend son pied de la lettre.

C'est l'Autre qui parle et vous regarde. La lettre est massive et non pas missive. Le corps se sent morcelé.

Du symptôme au sinthome. Pourquoi ça peut tenir quand même.

Le texte de Joyce désarrimé à la manière d'un délire tient quand même.

Lacan parle d'un faux trou, à l'intersection du Réel et du Symbolique, qui permet de faire tenir ensemble la continuité et la coupure.

Joyce, comme le montre Lacan a su faire de son symptôme, un sinthome, une création littéraire et littérale. Joyce a pu s'incorporer cette lettre par la nomination (Revenons sur la question de l'initiale: Joyce a les mêmes initiales que son père JJ et il crée ce personnage Dedalus Stephen à la recherche de ses origines qui tombe sur son ancêtre Simon qui a les mêmes initiales et y découvre le mot fœtus)

Stephanos: la marque du roi.

Joyce enraciné dans son père tout en le reniant, il va non seulement se donner un nom, se faire le père du nom mais au-delà, se faire livre et créer une langue nouvelle.

Jacques Auber, le spécialiste de Joyce dit ceci dans la préface des éditions La Pléiade des œuvres de Joyce: « *Joyce possède une écriture qui se caractérise par un malaxage et une manducation des lettres et des voix. Il opère une réduction du signifiant à la lettre en fabricant une forme illisible qui reste néanmoins énonçable. Il se les répétait tant et tant qu'à la fin, ils perdaient pour lui leur signification immédiate et se transformaient en paroles admirables* »

C'est-à-dire que Joyce, comme les poètes, fait un retour à la lettre dans le travail du signifiant.

C'est un travail, c'est une création et non pas simplement une écriture automatique, comme l'ont rêvé les surréalistes.

Comme le dit Mallarmé, le poète crée *après avoir bu la goutte de néant qui manque à la mer*.

Cette démarche est non seulement esthétique mais elle est aussi et surtout éthique: il s'agit de retrouver l'humain et le sens de sa parole en travaillant la limite du sens, c'est-à-dire le délire en tant qu'il est le propre de l'homme.

Jacques Aubert ajoute: « *Il s'agit pour lui de saisir les signifiants dans le désir du sujet écrivant (c'est-à-dire à la lettre) et en définitive de prendre acte de la dimension d'impossible qui s'y manifeste.* »

Il s'agit d'ouvrir cette béance, cette épiphanie mais surtout de la maintenir ouverte par une sorte de forçage: le faux trou.

S'il fallait définir la structure du texte de Joyce, (il ne s'agit pas d'analyser Joyce ni de poser un diagnostic mais d'essayer de lire son texte), ce texte évoquerait peut être un sujet, du côté de l'état limite, (non pas en tant que catégorie fourre tout) l'état limite entre sujet et hors sujet, comme lorsqu'on dit qu'un texte est hors sujet, mais cependant lisible et énonçable.

Joyce, le sinthome madaquin, l'être limite, lettre l'imitant, l'individuel, LOM.

Alors entre symptôme et sinthome la différence est subtile mais peut se saisir concernant la fin de l'analyse.

Le symptôme, on le reconnaît et on fait avec, et s'il se transforme c'est au titre de la métaphore paternelle, la métaphore étant le remplacement d'un signifiant par un autre signifiant dans la chaîne signifiante.

Mais, y a de l'Autre, un Autre qui reste supposé savoir et à qui s'adresse le symptôme.

Le symptôme reste un appel au sens.

Le sinthome se passe du nom du père à condition de savoir s'en servir, le sinthome n'est pas une métaphore mais une nomination. Par la création peut être d'un signifiant nouveau ou d'une langue nouvelle comme la fait Joyce, on devient le père du nom. Y a d l'un, le sinthome est autosuffisant, comme *Finnegans wake*, il n'a ni début, ni fin, il est désabonné à l'inconscient.

L'inconscient agite le symptôme, étant lié à la dénégation car du mensonge jaillit de la vérité et du sens reconstruit dans l'après coup. L'inconscient relève du refoulement lié à l'interdit du Nom du Père.

Le sinthome est une bejahung, une adhésion, du côté de la lettre, liée au refoulement originaire et à son impossible à dire, un délire qui malgré tout tient la route, une création qui fait corps avec la lettre, hors sens, hyper verbal.

Pour en revenir au corps et à la lettre, j'ai envie de dire que le corps est habité et construit par un texte, par des signifiants qui ont laissé des traces sous forme de symptômes en recherche de sens, mais le texte, l'écrit est construit aussi par un corps qui a laissé des traces, des traces de voix fantomatiques, (et peut être aussi d'odeurs) une énergie, à la recherche de l'objet perdu, et ces traces c'est la lettre. Le corps ne peut s'appréhender que par la lecture de ce texte, par la recherche de sa lettre.